

JEAN-FRANÇOIS LYOTARD (1924-1998)

Jean-François Lyotard était né en 1924, Michel Foucault en 1926, comme Gilles Deleuze, et François Chatelet en 1925. Ils étaient quatre amis dont les pensées, certes, ne se répétaient pas mais se répondaient, s'entrelaçaient et faisaient le tissu de la philosophie du temps. Ils sont morts successivement en 1984, 1985, 1995 et, cette année, Lyotard, le dernier. Ils ont eu des vies croisées. Ils avaient été, pour trois d'entre eux, dont Lyotard, professeurs dans l'ancienne Afrique du nord française, messagers des Lumières auprès d'une jeunesse coloniale qui y trouvait de quoi ne pas identifier la France à sa seule pratique impérialiste. Eux-mêmes surent tirer expérience de ces passages, y conservèrent des amitiés et des fidélités. Ils furent, ensuite, les *pères fondateurs* de cette université expérimentale de Vincennes qui, pour n'avoir pas été à la hauteur de leurs ambitions, témoigna, du moins, de leur aspiration à une nouvelle forme d'université ouverte à la vie.

J.-F. Lyotard nous laisse une œuvre importante, qui aura marqué le cours de la philosophie française. Son premier livre *La Phénoménologie* (paru en 1954 dans la collection « Que sais-je ? ») était déjà plus qu'un ouvrage à vocation pédagogique. Il introduisait avec clarté et rigueur à une pensée que Lyotard ne partagera pas mais dont il se nourrira dès lors qu'il affirmera ses distances avec le marxisme, dans son souci de prendre le sensible au pied de sa lettre. Car marxiste il le fut d'abord, et de l'espèce militante. Il adhéra en 1954 au groupe *Socialisme ou barbarie* sous l'influence de Pierre Souyri, rencontré en 1950 en Algérie où ils enseignèrent tous les deux. Il quitta le groupe en 1964 lors d'une scission et, contre la tendance menée par Castoriadis, il suivit Souyri dans sa fondation d'un nouveau groupe : *Pouvoir ouvrier*. Il en démissionna en 1966. De 1954 à 1966, il consacra, comme il le dira, « tout son temps et toutes ses capacités de penser et d'agir à la seule entreprise de critique et d'orientation révolutionnaire » sous l'égide de Marx, Lénine, Rosa Luxembourg, Trotsky, Pannekoek. Puis vint la rupture radicale qui coïncidera avec les remous de mai 1968. Douze ans, c'est un long temps et on ne saurait faire comme s'il était une page blanche. Il nous raconte tout cela dans la préface qu'il

donne, en 1982, au livre de celui qui resta son ami, Pierre Souyri (*Révolution et contre révolution en Chine*, Ch. Bourgeois éd.). Il nous y dit les raisons de son engagement, qui furent celle d'une génération. Des questions et des réponses : « pourquoi l'essor des techniques s'accompagnait de l'aliénation des travailleurs ; pourquoi l'augmentation du pouvoir d'achat n'affranchissait pas de l'argent ; pourquoi la multiplication des moyens de communiquer pouvait aller de pair avec la ruine des réseaux sociaux et avec la solitude de masse ; pourquoi la paix et pourquoi la guerre ; pourquoi l'essor des connaissances avait pour contrepartie la déculturation de l'homme ordinaire ; non seulement nous pouvions comprendre cela grâce au marxisme mais aussi espérer en modifier le cours, peut-être y mettre un terme... »

De ce temps, nous reste un livre publié en 1980, recueil des articles sur la question algérienne parus entre 1956 et 1963, qui atteste de sa prescience du devenir de ce pays et de la finesse d'analyse sur une période difficile de notre histoire.

Mais, quelle que soit la valeur de ses études théoriques et politiques d'alors, c'est sa rupture avec les philosophies de l'histoire qui sera le véritable acte de naissance d'une pensée originale absolument.

1971 : *Discours Figures* (éd. Klincksieck). Lyotard trouve dans l'art le détour qui lui permet d'interroger l'entreprise philosophique et d'y voir, pour la récuser, cette suprématie du *discours* sur la *figure* qui, depuis Platon, aura été comme le génie de l'Occident. La *figure*, l'*espace figural*, irréductible, n'est pas l'autre du discours, il est ce par quoi sont critiqués le discours, mais aussi l'image

Il y a une sorte de parallélisme avec l'itinéraire de Merleau-Ponty dans cet intérêt commun pour l'art, la peinture, Cézanne pour l'un et, pour Lyotard, Klee et d'autres ; non pas une démarche identique mais une sensibilité partagée. En dehors des références esthétiques qui jalonnent toute l'œuvre, citons *Des transformateurs Duchamp* (Galilée, 1977), *La constitution du temps par la couleur dans les œuvres récentes d'Albert Ayme* (Traversière, 1980), *L'assassinat de l'expérience de la peinture* (Galilée, 1982).

Mais ce qui sera plus évident, ce sera la connivence avec la philosophie de Gilles Deleuze telle qu'elle s'inaugure avec l'*Anti-Édipe* (écrit en collaboration avec Félix Guattari, 1972, éd. Minuit). Importance, dans l'œuvre de Lyotard, des notions de *flux libidinaux*, de *dispositifs pulsionnels*, de *branchements*, d'*échangeur d'énergie* qui remplacent cet ancien Sujet philosophique dont il retrouve l'imperium jusque dans Freud. Les titres se succèdent. *Des dispositifs pulsionnels* (1973 ; nlle éd. UGE 1980), *Économie libidinale* (éd. Minuit, 1974)

Enfin il nous faut aussi évoquer son approche déstabilisatrice de la modernité. Ainsi introduira-t-il la notion de *postmodernité* qu'il emprunte à l'histoire de l'architecture et qui fera flores auprès des journalistes. C'est en 1979 qu'il publie *La condition postmoderne* (éd. Minuit). Dans laquelle il énonce que l'homme postmoderne ne croit plus aux *Grands récits*, ceux de l'émancipation du citoyen, de la réalisation de l'Esprit, de la société sans classe. Il sait, cet homme désenchanté des anciens lyrismes, que le savoir est devenu marchandise informationnelle et

moyen de décider et de contrôler mais qu'il n'est pas que cela. Ce savoir postmoderne « raffine notre sensibilité aux différences et renforce notre capacité de supporter l'incommensurable ».

Lyotard, ainsi, achève et dépasse la philosophie qu'il définit comme le chemin de la négativité et s'ouvre à une pensée et une éthique de l'affirmation, du paganisme, de la multiplicité non soumise à une logique identitaire, du retour à avant le *Texte* et sa *Loi*. Ce qui prend fin aussi, peut-être, c'est un itinéraire de pensée et une vie où se retrouve le meilleur des convictions successives, des élans incertains et des audaces intellectuelles d'une génération passionnante et passionnée dont on s'interroge sur l'héritage qu'elle laisse.

André AKOUN